

celui de diner, car on comprendra que si l'appétit vient quelques fois en mangeant, il vient bien un peu aussi en jeûnant. Nous eûmes bien vite transformé un sommet de montagne en hôtel splendide. La table fut dressée sur les feuilles tombées et une *Minerve* toute neuve servit de nappe : nos mets n'étaient pas fumants, ils se contentaient d'être simplement délicieux. Pour mets, du homard, des huîtres, du fromage, un biscuit, une bouteille de vin. C'était mieux que le souper de votre fameux bal des célibataires. Ici, nous avions l'espace, l'air, le soleil et l'ombre, des oiseaux au-dessus de nous qui chantaient, un vent léger qui faisait orchestre dans les feuilles rouges et jaunes. Il y avait un bonheur sauvage dans tout.

Je conclus donc que si jamais un touriste montréalais se risque encore dans nos parages, je l'amène de force faire le voyage du lac Métapédia et du chemin Kempt ; car pour moi, tout cela c'est mieux que la Suisse, c'est mieux que le Mont-Blanc et c'est chez nous.

Rimouski, 19 avril 1871.

A. P. LETENDRE.

On trouve dans un article d'un écrivain catholique distingué des considérations qui auraient eu leur place dans la lutte soutenue, il y a quelque temps, sur les causes des désastres de la France :

« Les chrétiens, dit-il, ont raison de croire que tous les événements sont dirigés par la sagesse céleste ; mais ces événements sont le plus souvent un mélange de justice divine et d'injustice humaine. Humilions-nous dans le secret de nos cœurs sous la main de Dieu qui nous éprouve : redressons-nous fièrement contre les instruments grossiers de ses desseins, pétris du même limon que nous, doués de vices et de vertus comme le reste des hommes. M. de Vendôme, auquel on disait qu'il était vaincu pour les péchés de sa nation et les siens, répondait : « Est-ce que M. de Marlborough va à la messe ? » Je reconnais les défauts de M. Rouher, mais je demande à n'être pas forcé de croire aux vertus de M. de Bismarck. Le coup-d'état du 2 décembre n'est pas une noble action, mais la guerre du Danemark et l'occupation de Francfort ne méritent pas des couronnes d'innocence. Les mœurs de Berlin valent les mœurs de Paris depuis longtemps, et Voltaire préférerait même Berlin. Repoussons donc comme un vain fantôme la croyance à une Némésis germanique, faisons nos actes de contrition devant l'autel d'autres saints.

« Si nous voulons nous guérir des idées pieuses sur la mission des peuples choisis pour être les prétendus ministres de la vindicte de Dieu, relisons les pages éloquentes d'un illustre Prussien, Mgr. de Ketteler, évêque de Mayence, qui a précisément protesté, dans son livre si remarquable sur *l'Allemagne après la guerre de 1866*, contre les écrivains de son pays qui font de la Prusse une prédestinée, comme nous aimions à le croire de la France. C'est de l'idolâtrie politique. Le Dieu vivant, devant lequel nos têtes doivent s'incliner, plane au-dessus de ces combinaisons superstitieuses des vanités nationales, et c'est blasphémer que de le chercher toujours du côté du plus fort. »

LES CANADIENS AUX ETATS-UNIS.

Nous faisons d'une correspondance de M. Charles Thibault, publiée dans la *Minerve*, quelques extraits instructifs sur l'état social et religieux de nos compatriotes aux Etats-Unis :

« Dans une série d'articles sur « l'Influence Canadienne aux Etats-Unis » j'ai parlé d'une manière générale des Canadiens de la République américaine. Mais ceux de Worcester, Mass., de Putnam, Conn., de Troy, N.-Y., méritent une mention spéciale, en raison des grandes choses qu'ils ont faites, pour la gloire de Dieu, dans ces différentes villes, en y élevant, sous la généreuse conduite de leurs dévoués Pasteurs, des églises dont la beauté, l'élégance, la richesse et la splendeur leur font le plus grand honneur.

« Mais revenons à Worcester, grand centre d'industrie, d'activité et de commerce. Cette cité est commodément assise sur un réseau de voies ferrées qui, à chaque instant, lui apportent de toutes parts les richesses de toutes sortes.

« Cette ville renferme plus de trente temples protestants et un grand nombre d'institutions. Les RR. PP. Jésuites y possèdent le collège de Ste. Croix, fondé en 1843 par sa Grandeur Mgr. Fenwick, d'heureuse mémoire : c'est un des plus beaux édifices de la ville. Placé sur la verdoyante colline indienne, Pakachoog, du collège le spectateur a devant lui le plus beau panorama possible ; à ses pieds la Blackstone (sur laquelle fut bâtie la première manufacture de coton de la Nouvelle-Angleterre) coule ses ondes paisibles, le saule pleureur, le hêtre élané, le pêcher, le poirier et des bosquets de fleurs odoriférantes ombragent les longues avenues qui conduisent à ce séjour de paix, où 200 élèves reçoivent cette haute éducation que leur distribuent, avec un zèle admirable, les RR. PP. chargés de cette importante maison. On compte à Worcester neuf banques, soixante et dix écoles publiques, plusieurs publications, dont une canadienne, rédigée avec verve et talent par M. Gagnon, jeune homme de mérites et de dévouement ; des manufactures et des boutiques immenses, et une population de 30,000 âmes, dont 2,500 sont de nos compatriotes.

« Depuis plus de trente ans des Canadiens y résident sans prêtres, sans églises et sans lieu de ralliement ; aussi la jeune génération était-elle très indifférente en religion, à l'arrivée du Révd. M. Primeau, il y a deux ans. Tout est maintenant renouvelé, grâce à l'énergie, à l'esprit de sacrifices et au dévouement inaltérable de ce généreux prêtre, qui a donné une impulsion et une vie nouvelles aux Canadiens de Worcester. Aussi son nom y sera-t-il à jamais béni. Aucune difficulté ne l'arrête ; il triomphe de tous les obstacles. Son exemple entraîne tout le monde ; son zèle presse les indifférents, et réchauffe les tièdes, et c'est ainsi qu'il gagna tous ses compatriotes à la grande cause de l'Eglise, pour laquelle il s'est sacrifié tout entier. Le dévouement de ce dernier y crée partout des merveilles ; jamais ses compatriotes murmurent contre lui, car ils connaissent son désintéressement et sa charité ; ils voient son amour passionné du culte et des cérémonies, qui leur rappellent le pays natal ; ils admirent en lui cette politesse exquise qui gagne les cœurs et lui assure la sympathie universelle des protestants eux-mêmes.

« De toutes parts, on rivalise pour le bien. A Troy, Messire Brown y a bâti une église qui est une merveille de bon goût, de simplicité et de beauté. A Albany, Messire Laporte ; à Oswégo, Messire F. X. Pelletier ; et à Plattsburgh, les RR.

PP. Oblats, ont tous jeté les fondements de nouvelles congrégations, dignes de leurs sœurs. A Putnam, Conn., Messire Vygen a surpassé tout ce que l'imagination peut concevoir de beauté et de fini, dans la construction de sa splendide église et dans les agréments qu'il a répandus dans le cimetière et autour de sa demeure, pour y rassembler les Canadiens et leur faire oublier les ennuis de l'absence. Partout où passe un prêtre canadien, la religion reprend son empire. Il en fut ainsi pour Worcester, où depuis plus de trente ans, avant la venue de Messire Primeau, nos compatriotes n'avaient pas même de lieu de réunion, ni d'église où la religion leur était enseignée en leur langue maternelle. Déjà tout est transformé. Au centre même de la ville, sur le carré public, en face du remarquable monument du Colonel Bigelow, s'élève un dôme magnifique, surmonté d'une croix étincelante qui, étendant ses longs bras au-dessus de la cité, semble vouloir la protéger et la bénir. C'est « Notre-Dame des Canadiens de Worcester, » qui domine ainsi glorieusement la plus belle partie de la ville. »

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

L'émigration des Canadiens aux Etats-Unis est encore considérable, cette année.

On annonce que le gouverneur-général partira pour l'Angleterre aussitôt que la Haute Commission aura terminé ses travaux. Sir Hastings Doyle administrera la Puissance pendant son absence, non à Ottawa, mais à Halifax, qui sera temporairement le siège du gouvernement.

On ne sait pas encore si le gén. Doyle gardera la charge de lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse ; sinon, sir Edward Kenny sera nommé administrateur.

Les élections locales auront lieu le 16 mai ; la nomination aura lieu le 9.

On rapporte que l'hon. M. Tilley a refusé la charge de lieutenant-gouverneur de la Colombie anglaise, et qu'il se propose de se retirer de la vie politique.

La rumeur que Sir John A. Macdonald cherche de l'emploi dans le service impérial prend de la consistance ; mais on n'ajoute pas foi, dans les cercles bien informés, au rapport qui veut qu'on l'ait choisi comme gouverneur-général de la Puissance.

Il y a un projet de fusion entre l'Institut-Canadien de Montréal, le *Mechanics Institute* et le *Mercantile Library Association*. Des comités ont été nommés de part et d'autre pour en fixer les conditions. Il faut espérer que le mouvement réussira et que la fusion de l'Institut-Canadien avec d'autres sociétés mettra fin à de pénibles difficultés religieuses.

Il y a eu, la semaine dernière, à Saint-Claire, une assemblée des électeurs du comté de Dorchester. L'hon. M. Langevin a déclaré à ses constituants qu'il ne les représenterait plus à la législature locale, les a engagés à s'accorder sur le choix d'un candidat qu'ils émettraient par acclamation ; et les a aussi informés qu'il accepterait la candidature que lui avaient offerte les citoyens de Québec centre.

Il circule à Québec une rumeur comme celles qui faisaient les délices des députés durant la session. Ainsi M. Chauveau deviendrait Lieutenant-Gouverneur de Québec, en remplacement de Sir Belleau qui serait transféré au Sénat. M. Cauchon serait casé au poste de Président des chemins de fer du Canada. Le Sénateur McPherson deviendrait Lieutenant-Gouverneur d'Ontario, en remplacement de M. Howland qui rentrerait dans la vie privée. Cette fois la rumeur a plus de consistance.

TRISTE ACCIDENT.— M. Plamondon, de la maison Hudon et Plamondon, s'est tué, jeudi matin, à sa maison de commerce sur la rue St. Paul. Il venait d'arriver à son magasin et s'était mis à travailler immédiatement pour finir certains ouvrages qui se trouvaient en retard. Il était au troisième étage à descendre une boîte vide, au moyen d'une poulie, par l'ouverture pratiquée dans les planchers des différents étages, comme cela se voit dans presque toutes les maisons de gros, quand la boîte, déviant un peu, va s'arrêter sur la balustrade du second étage. Il fit tous les efforts possibles pour l'en dégager. D'abord pour se donner plus de prise, il s'était enroulé autour de la main droite la corde de la poulie, et cherchait par des secousses saccadées à faire perdre l'équilibre à la boîte, qui une fois libre de cette entrave, descendrait facilement. Mais l'ardeur qu'il y mettait, lui faisait sans doute oublier que la boîte en s'échappant subitement, donnerait un choc à la poulie qui l'enlèverait. C'est ce qui arriva.

Il fut soulevé au-dessus de l'ouverture et se trouvant alors la main déglacée, il tomba en bas des trois étages. La mort fut instantanée.

Cet accident a produit une pénible sensation dans la ville de Montréal où le défunt était bien connu. Il était âgé de 54 ans ; c'est M. Martineau qui fut chargé d'annoncer cette triste nouvelle à sa famille. Les funérailles du défunt ont été remarquables. Les magasins canadiens devant lesquels devait passer le cortège funèbre étaient pavés de draperies.

On écrit d'Ottawa le fait suivant : Pendant qu'un enfant était assis sur le bord de la rivière, tenant ses pieds dans l'eau, un maskinongé d'une taille énorme le saisit par un pied et l'emmena dans la rivière. Ce n'est qu'après beaucoup de difficulté qu'on put le sauver. Le pied était déchiré d'une manière effroyable.

Le jour du déménagement est arrivé. On ne rencontre dans les rues que voitures chargées de meubles de ménage. Les portes, les chassis sont ouverts et l'on y passe tout son mobilier. Les personnes qui se plaisent dans les changements de demeure, qui roulent toute leur vie sans amasser de mousse sont bien vite connues ; on les entend rire aux éclats et un gros chaudron ne leur pèse pas au bout du bras.

D'autres sont tristes et honteuses ; une main, dure peut-être, les repousse et les force d'aller chercher un gîte ailleurs. On nous dit que des rues entières sont en train de faire peau nouvelle.—*Le Nouveau-Monde*,

RECETTE POUR LES ELECTIONS.—Un orateur populaire du Haut-Canada dont la parole devait peser dans la balance des élections, était sur le husting, pérorant en faveur du gouvernement, lorsqu'un garnement d'Irlandais placé en arrière, crut qu'il était temps d'intervenir en faveur des *Liberals*, en mettant une digue au torrent d'éloquence de leur adversaire.

« Il ne ferait pas tant d'embaras, dit-il à demi-voix, mais de façon à être bien entendu de l'orateur, s'il savait seulement qu'il y a un trou au fond de sa culotte. Ce qui fit rire les voisins. Et Pat de rire de plus en plus fort. »

A partir de ce moment, le *politician* n'eût plus qu'une pen-

sée : dissimuler la mésaventure de sa toilette, et éviter tout mouvement compromettant. Cette préoccupation l'obséda tellement qu'il perdit le fil de ses idées, battit la campagne et finit par s'asseoir brusquement au milieu des murmures improbateurs de l'assemblée, à laquelle il n'avait pas dit la moitié des belles choses qu'il avait combinées.

Aussitôt que l'attention fut dirigée sur l'orateur qui lui succédait, son premier soin fut de vérifier l'accroc à son pantalon. Or, il n'y avait point d'accroc. Tout était parfaitement en ordre et ce n'avait été qu'un *trick* trop bien réussi, dans l'intention de le priver de ses moyens.

En vain voulut-il remonter à la tribune, il était trop tard ; le meeting fut dissout et le candidat conservateur tout en conservant son pantalon intact, fut battu aux élections.

Bonne recette, dont les moyens sont infaillibles !—*Courrier de Soré*.

Il est sérieusement question d'un voyage que le grand duc Alexis de Russie, fils de l'Empereur Alexandre II, doit faire prochainement aux Etats-Unis.

Au dire du *Times*, le prince partira de Cronstadt vers le milieu de mai avec une escorte de quatre ou cinq bâtiments de guerre. Il arrivera à New-York au commencement de juin. Après avoir visité Washington, son intention est de traverser le continent et d'aller s'embarquer à San Francisco pour la Sibirie. Il traverserait ensuite toutes les possessions Russes d'Asie pour rentrer à Saint-Petersbourg par terre.

Le grand duc Alexis est le troisième fils de l'Empereur ; par suite de la mort de ses frères, il est devenu l'héritier présomptif du trône de Russie. C'est un jeune homme de 21 ans.

ANECDOTES DIVERSES.

Les voleurs de Bénarès, dans l'Inde, sont les plus adroits du monde. Ils rendraient des points aux filous de Paris et de Londres, et semblent descendre des habitants de la cour des Miracles et des sujets grotesques du roi de Thunes. Du temps de Jacquemont, qui nous raconte dans son *Journal* quelques-uns de leurs tours, la femme d'un capitaine anglais, en s'éveillant, vit dans sa chambre à coucher, à deux pas, quantité de paquets qui contenaient ses effets et qu'on avait ficelés près d'elle sans troubler son sommeil. Déjà plusieurs de ces paquets avaient été enlevés. Le médecin de la station anglaise à Bénarès, au sortir du lit, ne put même trouver ses culottes : tout lui avait été pris.

Les factionnaires ne peuvent empêcher les malfaiteurs de dévaliser les camps. Ces drôles ne craignent que le clair de lune ; ils arrivent en se traînant dans les plis du terrain, conviennent le bruit qu'aura fait un maladroit complice en imitant le cri du chacal, qu'un camarade répète au loin ; d'autres détournent l'attention des gens de garde par quelques bruits suspects, et le voleur, se glissant dans la tente, en emporte tout, jusqu'au bonnet de nuit des dormeurs et au matelas sur lequel ils reposent.

Un officier anglais, la nuit, éprouve une fâcheuse sensation, il s'agit et se rendort, lorsque la même impression pénible lui rouve les yeux. Il étend la main hors de son lit et saisit un voleur au moment où celui-ci l'étranglait. La corde était déjà passée autour de son cou et le bandit commençait à serrer.

Les Européens étant en faible minorité dans l'Inde, les voleurs, d'ordinaire, s'attaquent à leurs compatriotes, et ne dédaignent même pas de leur prendre la tasse de cuivre qui sert à puiser de l'eau pour boire. Il y en a, d'ailleurs, qui dédaignent ces mesquines affaires. A Bénarès, du temps de Jacquemont, on montrait un vieux coquin à carosse. Hindou et de haute caste, il avait à sa solde des voleurs chargés de dépouiller les Européens. Il recelait les objets volés, et nourrissait ses employés pendant la morte saison.

—L'anecdote suivante est racontée par Mme de Genlis, dans ses *Mémoires* : Un jour que M. Ameillon faisait partie d'une députation de l'Institut, et qu'il allait pour la première fois chez l'Empereur avec un désir ardent d'en être remarqué et d'en obtenir quelques mots en passant, il se mit très en vue dans la salle d'audience ; l'Empereur, en effet, apercevant une figure qu'il ne connaissait qu'imparfaitement, s'approcha de lui en disant : « N'êtes-vous pas M. Ancillon ?—Oui, sire... de l'arsenal.—En! je le savais : vous êtes le continuateur de l'histoire de l'empire romain ?—Oui, sire... du Bas-Empire. » A ces mots, l'Empereur s'impatientant lui-même de ses méprises, lui tourna brusquement le dos ; et M. Ameillon, ne sentant que la joie et l'honneur d'avoir arrêté quelques moments près de lui l'Empereur, se pencha vers son voisin en lui disant avec emphase : « L'empereur est étonnant : il sait tout ! »

—L'envers de l'histoire.—Beaucoup de rois de France ont été poètes : nous avons de jolis vers de François I, de Charles IX et de Henri IV. Charles IX était de plus forgeron. Louis XIII avait un autre talent : il bardait à ravir.

Le roi Louis XIV jouait supérieurement de la guitare, et avait fait une très-belle courante sur cet instrument.

Le duc d'Orléans régent était de première force sur la cuisinière. Il avait appris cela en Espagne. Il ne prenait à diner qu'une tasse de chocolat ; mais il soupait à fond tous les soirs avec ses maîtresses et ses roués. Ces soupers étaient exquis, et l'on y servait plus d'un plat que le régent lui-même avait assainonné.

Le grand dauphin, fils de Louis XIV, avait l'habitude de mettre son poing sur la chaise avec son ponce levé au moment où l'on allait s'asseoir. « Comme ce jeu me déplaisait, dit dans sa correspondance Madame, mère du régent, je l'avertis franchement que, s'il ne cessait, je ne répondais pas que je ne lui donnasse un bon soufflet, et que cela serait plus tôt fait que pensé. Il me laissa tranquille. »

Un jour, Monsieur, frère de Louis XIV, en se promenant sur la terrasse de Versailles, sentit une odeur de tabac de caporal. Il entre, et trouve deux princesses atablées, à moitié ivres d'eau-de-vie, et fumant des pipes qu'elles avaient fait prendre au corps de garde des Suisses. C'étaient deux filles du roi de France.

Ce même Monsieur n'aimait pas la musique. Il n'aimait que le bruit des cloches ; mais il l'aimait tant, qu'il ne manquait jamais de passer la nuit de la Toussaint à Paris, parce que, pendant cette nuit-là, toutes les cloches sont en branle.

Mlle de Chartres, fille du régent, se promène à cheval toute la journée ; le soir, elle joue aux cartes ; le lendemain matin, elle va à Chelles pour faire ses dévotions. Une fois entrée dans le couvent, elle envoie une lettre à son père pour lui dire qu'elle n'en sortira plus. C'était un couvent des Bénédictines dont elle fut abbessé. Elle s'y amusait toute la journée avec de la poudre. Elle faisait des fusées, des feux d'artifice ; elle avait une paire de pistolets et tirait au blanc tant qu'elle pouvait.